

AVENTURA E ROTINA : GILBERTO FREYRE ET L'AFRIQUE*

« *Confundindo, talvez inconscientemente, certas realidades, que são biológicas ou fatais, com outras realidades, que são sócio-económicas e históricas, Gilberto Freyre transformou-nos a todos nós que vivemos nas províncias-colónias de Portugal em felizes habitantes de um paraíso luso-tropical* ».

Amílcar Cabral¹

La parution en 1933, au Brésil, de *Casa grande e Senzala* de Gilberto Freyre a été un événement important dans la prise de conscience nationale du rôle des Indiens et surtout des Africains dans la formation de la société brésilienne. Dans une époque troublée par le modernisme brésilien qui refusait toute influence venue de l'ancienne métropole, le sociologue de Recife a replacé le Noir – l'esclave – à une place qu'on lui avait jusqu'à présent déniée dans le processus culturel du Brésil. Mais si Freyre revendique, à sa façon, une part importante pour le Noir, il n'oublie pas, cependant, de souligner la capacité particulière et unique des Portugais à s'adapter aux milieux tropicaux. De cette constatation et de son analyse est né le lusotropicalisme, théorie qui devait faire couler beaucoup d'encre.

Un peu moins connu peut-être est le prolongement de cette théorie appliqué à l'ancienne Afrique portugaise. Vingt ans après la parution de *Casa grande e senzala*, Gilberto Freyre continue sur sa lancée dans un ouvrage qui tient plus du journal de voyage que d'une réflexion scientifique : *Aventura e rotina: sugestões de uma viagem à procura das constantes portuguesas de carácter e acção*.

C'est à la demande du ministre de l'Outre-mer de l'époque (1951), Sarmiento Rodrigues, que Gilberto Freyre va effectuer un voyage de six mois – août 1951-février 1952 – au Portugal qui depuis 1951 englobe constitutionnellement les anciennes colonies devenues nouvellement « provinces », au même titre que l'Alentejo ou le Minho. Nous nous pencherons, ici, sur les pages africaines et laisseront de côté celles relatives à la métropole et à l'Orient.

* Titre des responsables du dossier.

1. B. DAVIDSON, *A libertação da Guiné*, Lisbonne, Sá da Costa, 1975 (préface d'A. Cabral).

Sur les 453 pages de l'édition portugaise de *Aventura e rotina*², 162 concernent les provinces africaines, comme suit :

Guinée-Bissao :	pp. 199-236 soit 37 pages,
Cap-Vert :	pp. 237-254 soit 17 pages,
Saint Thomas et Prince :	pp. 319-324 soit 5 pages,
Angola :	pp. 324-397 soit 73 pages,
Mozambique :	pp. 399-429 soit 30 pages.

Plusieurs remarques à propos de ces chiffres. Que l'Angola recueille près de la moitié de ces pages africaines n'est pas étonnant vu l'étendue du territoire. Mais ce critère ne fonctionne plus si on le compare aux autres provinces. En effet la minuscule Guinée-Bissao dépasse en nombre de pages le Mozambique. Que dire du Cap-Vert qui, à notre avis, serait le paradigme de la *miscegenação*, et qui ne se voit attribuer que dix-sept pages! Si nous insistons autant sur l'aspect matériel de l'ouvrage, c'est que nous pensons qu'il existe un lien entre celui-ci – le nombre de pages consacrées à chaque province – et son contenu intellectuel. Nous allons donc tenter, dans cette communication, de montrer le rapport entre le contenant matériel et le contenu intellectuel en nous appuyant sur deux idées maîtresses que Freyre développe tout au long de son ouvrage : la comparaison entre les continents américain et africain, et la *miscegenação* et son corollaire biologique, le mulâtre. Ou comment Freyre, adepte de la méthode comparative et historique, se trompe de lieu et d'époque et arrive à servir un régime pour le moins antidémocratique.

La première remarque que l'on peut faire à la lecture de ce livre, c'est que paradoxalement on y parle plus du Brésil que de l'Afrique. Ou, pour relativiser notre propos, le Brésil vient constamment comme une référence, comme un étalon pour l'Afrique. Quelle est l'intention de l'auteur en utilisant sans cesse cet effet de miroir en relation à l'ancienne colonie américaine? Veut-il donner au lecteur brésilien des points de repère, des descriptions qui lui rendront familier l'espace africain? Veut-il privilégier les ressemblances – géographiques, humaines, économiques et sociales – entre les deux continents? Ou bien tente-t-il, comme nous le pensons, d'appliquer coûte que coûte sa théorie du lusotropicalisme aux provinces africaines?

De surprises en surprises

Avant d'arriver à Bissau, Freyre s'attarde à Ziguinchor, ancien territoire portugais appartenant désormais à la France. Mais la présence lusitanienne transparaît dans la personne des métis qu'il rencontre. Son œil exercé à reconnaître le métissage ne peut s'y tromper : les Portugais sont passés par là, la preuve apparaissant dans les mulâtres de Ziguinchor. Pour renforcer ses dires, il nous dresse le portrait d'un célèbre mulâtre qui a défendu corps et bien cet ancien territoire portugais : Honório Pereira Barreto (1813-1859), qui finit gouverneur de Bissau et de Cacheu. Gilberto Freyre veut corriger le portrait de Barreto, identifié comme *preto de raça fina* en rectifiant son origine : « *Não era Honório de todo preto mas mulato escuro* » (p. 200). Cette

2. *Aventura e rotina : sugestões de uma viagem à procura das constantes portuguesas de carácter e acções*, Lisbonne, Livros do Brasil [1953] (les pages citées sont indiquées dans le texte).

focalisation sur la promotion des mulâtres ou des Noirs civilisés dans le système hiérarchique portugais, qui a peut-être fonctionné au début de la colonisation, Freyre va la généraliser à la situation coloniale des années 1950 : « *Sendo o preto ou o mulato de « raça fina », pode ser elevado até à presidência da República, como no Brasil foi Nilo Peçanha, sem que daí tivesse resultado o menor desprestígio para a nação brasileira* » (p. 201). L'exemple est mal choisi pour la Guinée quand on sait que le recensement de 1950 montre que, parmi la population « civilisée », les métis sont analphabètes à 50,6% et les rares Noirs assimilés à 52,2%. Les chiffres sont encore plus parlants quand il s'agit du niveau scolaire de ces civilisés : seuls 0,2% des métis et des Noirs ont un niveau d'études supérieures³. Le cas de Barreto, « ce futur croisé que revendiqueront les chantres du lusotropicalisme »⁴, reste une exception dans la promotion sociale des assimilés et n'est pas du tout paradigmatique de la mobilité verticale des métis.

La théorie du lusotropicalisme a du mal à s'appliquer à la Guinée Bissau. Cette province a été tout au long de son histoire la moins peuplée de Blancs du fait de son climat longtemps insalubre et de sa pacification tardive. L'auteur essaye de trouver des traits lusotropicaux mais ces particularités ne se rencontrent finalement que dans l'architecture : ici une église, là un palais du Gouverneur, là encore des jardins « *que se alonguem lusitanamente em jardins cheios de flores não só dos trópicos como de Portugal e da Europa* » (p. 219). Sa théorie ne parvient pas à s'appliquer aux hommes en Guinée-Bissau? Qu'importe, il va voir du côté de l'horticulture. Le jardinage fera lui aussi partie du vaste concept lusotropical. D'un jardinier portugais installé en Guinée, Freyre est « *encantado pelo que nestas terras a sua arte pode fazer florir de português, de africano e de mestiço* » [c'est nous qui soulignons] (p. 220). Pourquoi avoir choisi ce mot de *mestiço* alors qu'en horticulture on utilise et on préfère celui d'hybride, si ce n'est pour faire à tout prix coller sa théorie de la *miscegenação* sur une réalité qu'il est le seul à voir.

Freyre, qui cherchait en Guinée-Bissau le moindre élément métis, devrait être ravi en arrivant au Cap-Vert. Mais là, énorme déception⁵. Le Cap-Vert apparaît comme le premier laboratoire de la *miscegenação*, bien avant le Brésil, mais notre sociologue est désappointé. En arrivant à Santiago – première île découverte et peuplée par la suite de Portugais, de Génois, de Juifs et d'Africains – sa déception relève de la typologie somatique et culturelle : les habitants de l'île s'avèrent plus noirs que les mulâtres du Brésil :

« *Confesso que a minha mais forte impressão em São Tiago é a de estar numa espécie de Martinica que, em vez de afro-francesa fosse afro-portuguesa [...] ilhas em que as populações fossem predominantemente africana na cor, no aspecto e nos costumes, com salpicos, apenas, de influência europeia, sobre essa predominância étnica e social* » (p. 240).

-
3. A. CARREIRA, « A população civilizada da Guiné portuguesa em 1950 », *Boletim cultural da Guiné portuguesa*, XIX, 56, 1959, pp. 547-568.
 4. R. PÉLISSIER, *Naissance de la Guinée : Portugais et Africains en Sénégambie*, Orgeval, Pélessier, 1989, p. 4.
 5. Voir à ce propos, l'analyse de B. LOPES « Cabo Verde visto por Gilberto Freyre », *Cabo Verde*, Praia, 84 à 86, 1956.

Une autre déception concerne la langue créole qui le répugne (sic), qui fait passer l'archipel pour une réserve ou un musée d'anthropologie. En un mot, Freyre regrette que le Cap-Vert ne soit pas le Portugal. Selon lui, la *miscegenação* biologique a fonctionné et a donné naissance à une société métissée dans un pourcentage élevé mais la *miscegenação* culturelle a échoué. Santiago est trop noire dans ses coutumes : « *Costumes, muitos deles, ainda solidamente africanos. Outros de tal modo africanóides que retêm a sua potência africana sob o verniz europeu* » (*ibid.*).

De Santiago, Gilberto Freyre se rend à São Vicente. Sa constatation sur les habitants de la capitale culturelle du Cap-Vert est la même qu'à Santiago : «... *o grau de mestiçagem parece-me, à primeira vista, o mesmo nas duas ilhas crioulas : a mesma predominância do africano sobre o europeu que nas pequenas Antilhas* » (p. 244). Cette remarque est surprenante. Si par son histoire et sa colonisation Santiago se révèle être en effet la plus noire des îles de l'archipel (61,2% de la population recensée comme noire en 1950), São Vicente au contraire, de par sa colonisation récente au XIX^e siècle, est la plus métissée (93% de la population recensée comme métisse en 1950). Avec la création du port de Mindelo, les Européens et surtout les Anglais ont joué un rôle important dans le développement de l'île. Leur présence est aussitôt détectée par Freyre à la vue d'un mulâtre aux cheveux blonds : « *E dessas inglesas é evidente que alguns, seguindo aliás o exemplo dos portugueses, concorreram para arianizar a população africana da ilha...* » (*ibid.*). Il est surprenant que G. Freyre reprenne, sans la nommer, la théorie de Oliveira Viana qui voyait dans le blanchiment de la race noire une possibilité de promotion économique et sociale des Afro-Brésiliens. La *miscegenação* tant vantée par le lusotropicalisme ne serait finalement qu'une forme d'eugénisme, une manière de blanchir le Noir. Freyre, d'ailleurs, regrette de n'être pas allé sur l'île de Brava où « *Me dizem ser a população branca mais numerosa : talvez aí se surpreenda maior semelhança com o Brasil* » (*ibid.*). Tout au long de son voyage, Gilberto Freyre, d'anthropologue culturel se transforme en émule de l'anthropologie physique. Il repère à vue de nez la « race » sans que le mot ne soit prononcé. Et il ne peut plus appliquer ni maîtriser sa théorie au Cap-Vert – on remarquera qu'en Angola, il sera plus heureux et verra là son application directe. Le mélange s'est tellement bien fait sur l'archipel qu'il ne retrouve plus l'élément selon lui le plus important du lusotropicalisme : le Blanc portugais. Continuant sur le thème du métissage, il en arrive à parler de l'aspect disharmonique de certains mulâtres du Cap-Vert. L'explication chez lui est simple et reprend les théories racistes du début du siècle :

« *Certas desarmonias seriam aliás de esperar entre mestiços cuja origem africana é principalmente a Guiné : conjunto de populações africanas diversas, algumas de indivíduos predominantemente altos e angulosos, outras de indivíduos baixos e arredondados de formas* » (p. 249).

Comme pour s'excuser d'une telle pensée, il tient à préciser : « *Predominâncias que são características antes de certos stocks do que de raças* » (*ibid.*). Nous ne nous attarderons pas sur le portrait qu'il fait des infirmières capverdiennes qui ne peuvent mener à bien leur métier, non par manque de moyens mais par le fait de tomber amoureuses de leurs malades; ni sur celui des adolescents qui dansent devant la mer face à des requins hébétés! La subjectivité de l'auteur est effarante. Par contre aucun

renseignement sur les travailleurs sous contrat (contratados) obligés de s'expatrier vers São Tomé e Príncipe. Face à la misère du Cap-Vert, Freyre a une autre idée : envoyer les Capverdiens au Brésil vu leur capacité à aimer l'eau : « Gente ótima para o Amazonas : região que exige dos seus habitantes virtudes de anfíbios [...] valores humanos como que nascidos para serem úteis ao Brasil » (p. 247). Freyre serait-il un adepte du déterminisme social?

Les cinq pages consacrées à São Tomé e Príncipe sont un raccourci saisissant. Deux vertus de l'archipel aux yeux du sociologue : le chocolat et le développement du tourisme. Tout comme le Cap-Vert, l'archipel équatorien a été selon Freyre un laboratoire de sociologie.

Au XV^e siècle, avec la déportation d'environ deux mille enfants juifs dont les Portugais ont pu « desenraizar [...] o judaísmo ancestral, provando que ele não era hereditário mas adquirido » (p. 321). Puis au XIX^e siècle, avec la main-d'œuvre « presque » esclave pour les plantations de cacao (*serviçais*). Du XX^e siècle, il n'en est pas question. Rien sur la population métisse, sur les tensions entre les *filhos da terra*, les travailleurs sous contrat venus des autres provinces africaines (*contratados*) et les propriétaires de *roças* qui donneront un an plus tard, le 4 février 1953, le massacre de Batepá. Gilberto Freyre est un homme du passé. Il a besoin de celui-ci pour justifier sa théorie.

Le « laboratoire » angolais : l'anthropologie à l'estomac

L'Angola va être le pays où Freyre va enfin pouvoir appliquer sa théorie sans souffrir de déceptions. Armé pour tout bagage d'un livre de Maria Archer – sans doute *Roteiro do mundo português* ou *Herança lusíada*⁶ – qui a appliqué aux différentes colonies-provinces d'Afrique la méthode d'analyse développée par Freyre, celui-ci arrive en pays connu. La colonisation portugaise en Afrique a été une affaire d'hommes, les femmes étant partie congrue de l'implantation portugaise initiale. Pour compenser ce déséquilibre, le colon portugais a su choisir un autre représentant de la gente féminine : la Noire civilisée ou la mulâtre.

Freyre rappelle le rôle dynamique de la contrainte – il tarde à prononcer le mot esclavage, qui ne viendra que quelques lignes plus loin, comme si le terme retenu voulait être aussi peu agressif que l'esclavage portugais, qui, selon Freyre, a été le moins inhumain : école de christianisation et d'eupérisation pour les Noirs et les mulâtres, possibilité d'ascension sociale, « production » de nouveaux Portugais mulâtres... Le Portugais a su, selon Freyre, transformer une pratique musulmane (l'esclavage) en une dynamique sociale et culturelle : « O de associar o cativo à cultura dominante, em vez de utilizá-lo apenas economicamente. A de torná-lo português e não apenas sub-português » (p. 336). On peut être surpris par cette affirmation en ce qui concerne l'esclavage proprement dit. On l'est encore plus quand elle s'applique aux provinces africaines en 1951-52. Que le Noir puisse devenir citoyen à part entière relève de l'inconscience et du mensonge éhonté. En 1950, en Angola, 0,7% de la population noire avait le statut de civilisé.

6. M. ARCHER, *Herança lusíada*, Lisbonne, Sousa e Costa. Ce livre est une refonte de *Roteiro do mundo português*. Freyre en signe la préface et surnomma Maria Archer la Margaret Mead portugaise !

Freyre, qui critique tout au long de son livre des théoriciens qui remettent en cause sa fameuse – fumeuse? – théorie par une analyse superficielle des faits historiques, tombe lui-même dans ce travers. L'accès au recensement est au moins une base d'analyse importante même si les chiffres annoncés sont parfois contestables. Mais pour Freyre, l'assimilé est en terre portugaise, se sent portugais, ce qui explique que «... *não se revolta contra Portugal como o Preto das colónias inglesas contra o Inglês, o do Congo belga contra os Belgas, o da África do Sul contra os Boers, até mesmo os indígenas de colónias francesas contra a França* » (*ibid.*). Ce seront pourtant ces assimilés noirs et mulâtres qui lanceront à partir de 1961 la guerre de libération.

À Luanda, Freyre visite un quartier indigène qu'il croit être celui de Muceques (*musseque* ou *muceque* est le nom générique des quartiers pauvres de la capitale et point celui d'un quartier particulier). Il regarde, visite des maisons, est surpris par ce qu'il y voit : une table « *posta para o jantar como se fosse mesa de aldeia portuguesa...* » (p. 340). À quoi s'attendait-il dans la capitale angolaise? À ce que les Noirs mangent avec leur main, assis par terre autour d'un feu de bois? À vouloir chercher le trait lusotropical partout, Freyre finit par dire n'importe quoi. Le fait de mettre la table n'est pas une particularité *genuinamente* portugaise. Par contre il aurait été intéressant dans cette optique de savoir ce que ces gens mangeaient. Avaient-ils intégré des ingrédients de la cuisine portugaise à l'africaine? En se faisant prendre en photo avec la population de ce *musseque*, Freyre se pose – enfin – la question de la véracité de ce qu'il voit : ne s'agirait-il pas d'un trucage de la réalité monté par le gouvernement de Salazar? Sans y répondre, il avoue que l'habitation pose problème en Angola, mais rassure de suite le lecteur : que ce quartier existe est bon signe. Comme pour se donner du crédit, Freyre n'hésite pas à nous dire qu'il rencontre des gens de toute tendance, *até separatistas*, jusqu'aux anticléricaux qui ne trouvent chez l'auteur que peu de réceptivité, lui qui regrette le nombre peu élevé de sacerdoxes en Afrique face au « *surto missionário islâmico, que é quase uma avalanche* » (p. 343).

Un chapitre tout particulier est réservé à la compagnie Diamang dans le district de la Lunda. Il ne reconnaît pas là la colonisation à la portugaise : les Portugais présents avec leur famille sont pour l'auteur plus proches des Européens du nord que de ceux du sud : « *Vida de indivíduos que, para não se deixarem contaminar por ambientes tropicais, vivessem como doentes ricos em hospitais ou em casas de saúde* » (p. 350). Toutes ses remarques sur l'aspect non lusotropicaliste de la compagnie vient, pour le sociologue, de l'influence du Congo belge voisin. Ce que Freyre critique à la Diamang, c'est son aspect capitaliste et non patriarcal qui déracine le travailleur noir de ses coutumes. Si l'état d'esclave dans le système patriarcal luso-brésilien était transitoire, celui du travailleur africain dans des compagnies comme la Diamang « *é uma situação de condenado sociologicamente à morte. Baseia-se na concepção de ele ser inferior ao Branco, não transitoriamente [...] mas como raça. Biologicamente. Fatalmente* » (pp. 357-358). Freyre condamne l'utilisation abusive des Noirs dans ces compagnies influencées par les Européens du nord⁷, mais il a une perception très personnelle de la population africaine.

7. Lire à ce sujet la réponse du directeur de la Diamang, Ernesto de VILHENA, *Aventura e rotina : crítica de uma crítica*, Lisbonne, 1955, 68 p.

Voyant des Noirs affairés à la construction du chemin de fer de Moçâmedes (sud du pays), il nous livre cette description :

« *Vistos de longe, os africanos moços e quase nus que cavam com os portugueses tão difíceis caminhos parecem executar um bailado. Parecem trabalhar em ritmo. Parecem dançar, equilibrar-se como num circo, distender músculos como numa exibição de ginástica: pelo puro efeito estético das atitudes. Mas bailam como M. Jourdain fazia prosa: sem o saberem* » (p. 381).

Freyre n'a sans doute jamais entendu parler du travail forcé et c'est en peintre paternaliste qu'il nous fait part de ses impressions. On aurait attendu d'un sociologue une étude un peu plus poussée. Visitant, un peu plus loin, le musée de la pêche de Moçâmedes, il se prend à élaborer une théorie digne des anthropologues du XIX^e siècle. Les portraits de marins portugais exposés dans ce musée lui inspirent une théorie :

« *Através do estudo dessas fisionomias, dessas formas e expressões de rosto, de predominâncias de cor de cabelo, de pele e de olhos, de formas de nariz, de lábios, de mão, talvez se chegue um dia, não digo a conclusões, mas a interpretações valiosas do ponto de vista, não tanto da raça, no sentido biológico, mas de uma estirpe de homens representativos, no sentido sociológico, que viessem afirmando-se por vitórias de iniciativa e principalmente de constância portuguesa, nos trópicos* » (p. 389).

On croit rêver! Freyre se fait une fois de plus le chantre du déterminisme biologique et social.

Déceptions mozambicaines

Arrivé au Mozambique, Freyre est de nouveau déçu. À peine a-t-il mis pied à terre qu'il ressent un décalage certain : « *Vejo [...] que estou em área de população civilizada mais "arianizada" – como diria Mestre Oliveira Viana – do que Luanda ou Benguela. Não só mais "arianizada": mais anglicizada* » (p. 399). Il est logé dans un hôtel des plus chics de Lourenço-Marques qu'il qualifie d'hôtel endogame. Ce qualificatif qu'on n'attendrait pas voir associé à un établissement hôtelier lui permet d'avancer une sous-théorie du lusotropicalisme. Freyre classe en effet les peuples selon deux catégories : les exogames (Portugais, Espagnols et Italiens) et les endogames (Anglo-Saxons, Boers et Israélites). Ce sont ces derniers qui freineraient le processus de *miscegenação* biologique et culturelle dont souffre le Mozambique et qui font du pays une province si peu portugaise.

À Beira, il étudie le plan d'urbanisation de la ville qui prévoit « *bairros para diversas populações segundo os costumes sociais que prefiram e não segundo as raças – europeus, asiáticos e africanos* » (p. 412). Ainsi l'homme jaune pourra préférer vivre avec des Blancs et des Blancs pourront vivre en suivant les coutumes sociales du Noir. Les exemples sont encore une fois mal choisis. Il se peut en effet que des Blancs vivent dans un même espace social que les Noirs, mais cette situation est plus le fait de l'intérieur du pays ou, dans le cas des villes, ce n'est plus un choix, mais le fait d'une promiscuité sociale des plus démunis quelle que soit leur couleur. S'interrogeant sur les Capverdiens travaillant sur le port de Beira, Freyre s'entend répondre qu'ils sont « *um tanto incómodos: muito exigentes* » (*ibid.*). Freyre n'y voit qu'une explication qui apparaît chaque fois que sa théorie souffre d'irrégularité : l'influence des États voisins, c'est-à-dire des Anglo-Saxons : « *Moçambique*

vem sendo afectada, quer pelo cru racismo do malanismo sul-africano, quer pelo inglês, suave nas suas expressões, porém racismo igual ao outro » (p. 413).

De tout le Mozambique, voire de toute l'Afrique portugaise visitée, c'est l'île de Moçambique qui est l'endroit le plus cher à son cœur, pour une simple raison : c'est là que les Portugais ont réussi à créer une des plus harmonieuses civilisations à partir de la *miscegenação* : « *Compreendo na Ilha de Moçambique, melhor do que em qualquer área luso-africana onde tenho estado, por que na África os portugueses brancos casam mais facilmente com mulatas do que com Brancas* » (p. 419). Gilberto Freyre confond souvent mariage et, dirait-on aujourd'hui, concubinage. Certes les Portugais ont entretenu des relations avec des femmes noires ou métisses mais sans pour autant les épouser – en Angola, par exemple, on recense vingt mariages de Blancs avec des métisses en 1958, aucun avec une femme noire. La proportion des mulâtres – père blanc et mère africaine ou mulâtresse – au Mozambique ne représente que 30% des métis recensés dans la province en 1940⁸. Il s'avère donc que les Portugais ne se sont pas plus que les autres « mariés » avec les tropiques et leurs habitants et que la *miscegenação* dans les différentes provinces n'a été qu'un mythe que la théorie de Freyre veut corroborer. Comme le rappelle Roger Bastide, « *la "miscegenação" ne serait révélatrice d'une absence de préjugés raciaux que si elle se faisait seulement dans la voie légale du mariage* »⁹.

À Lourenço-Marques, Freyre rencontre des jeunes artistes dont quelques jeunes écrivains. Ces derniers – dont Virgílio de Lemos – l'avertissent de la triste réalité économique et sociale de la capitale :

« Pedem-me alguns que não me deixem iludir com aparências de boas relações das grandes indústrias e grandes plantadores com os trabalhadores indígenas : estes seriam explorados aqui do mesmo modo que nas Rodésias. Quase como escravos. Quase como na África do Sul » (p. 424).

On doit reconnaître à Gilberto Freyre l'honnêteté d'avoir rapporté ces propos qui n'auront pas l'heur de plaire au gouvernement en place. Mais point d'explication, point de recherche de véracité. Freyre lance l'information – donnée par des « artistes » et qui plus est au conditionnel – mais n'essaie pas d'y répondre.

Décalages et récupération

Ce voyage en compagnie de Gilberto Freyre nous suggère plusieurs réflexions. Les remarques du sociologue brésilien sont constamment en décalage avec la réalité : décalage temporel en ce qu'il compare une situation d'une époque donnée (1951-52) avec celle du Brésil colonial ou celle d'une Afrique du début de la colonisation; décalage spatial également car les provinces d'Afrique ne sont pas comparables avec l'État sud-américain. Certes, l'Afrique a entretenu avec le Brésil des liens étroits – historiques, économiques, littéraires... –, mais le fait de comparer tout au long de l'ouvrage les deux entités relève d'un défaut d'analyse. Gilbert Freyre aurait-il voulu, en rapprochant sans cesse les deux continents,

8. *Anuário estatístico : colônia de Moçambique*, Lourenço Marques, Imprensa nacional de Moçambique, 1945.

9. R. BASTIDE, « La dimension sexuelle : Vénus noires, Apollons noirs », in *Le prochain et le lointain*, Paris, Cujas, 1970, p.

critiquer le retard économique et social des provinces portugaises? Nous ne le pensons pas. Nous pensons au contraire qu'il a voulu décalquer la théorie du lusotropicalisme sur ces provinces qu'il n'a fait que survoler. Finalement Freyre en arrive à prendre le contrepied de sa théorie, à moins qu'il n'y montre son vrai visage. Il ne va pas chercher l'Européen qui se déseuropéise « *para conservar da Europa, apenas formas sociologicamente cristãs do seu comportamento, capaz de misturar-se com os Africanos, de casar com mulheres africanas, de adotar valores africanos* ». Il va, au contraire, rechercher les valeurs blanches, leucodermes – d'où le sous-titre du livre – chez les peuples colonisés par les Portugais. D'où son insistance agaçante à trouver, dans le moindre détail, un trait propre au peuple lusitan. D'où également sa déception après avoir visité le Cap-Vert. Car les Capverdiens ont su, n'en déplaise à l'auteur, créer une société nouvelle, une culture nouvelle – la créolité. Les valeurs propres à la culture européenne et à la culture africaine se sont tellement bien mélangées que Freyre en est tout déboussolé. Ce chantre de la *miscegenação* ne retrouve plus ses marques dans cette province. Le peu de pages consacrées à l'archipel est la preuve de cette déception. De même pour le Mozambique, cette province, si peu portugaise à son goût, qui subit l'influence néfaste des Européens du nord.

On a pu reprocher à Gilberto Freyre sa connivence avec le régime de Salazar. Nous n'irons pas jusque-là, mais, en taisant des réalités qui ne sont plus celles des siècles passés, il devient complice, il pêche par omission. Profitant de ce vide, le gouvernement portugais saura tout à loisir brandir l'étendard du lusotropicalisme afin de justifier sa présence coloniale en Afrique et Gilberto Freyre deviendra, de fait, le héraut du mutiracialisme lusitan.

14 décembre 1996 et 13 février 1997

Rémy LUCAS

Université Rennes 2